



HAL
open science

Le langage humain, les langues et la parole du point de vue du languaging et de l'énaction

Didier Bottineau, Michaël Grégoire

► To cite this version:

Didier Bottineau, Michaël Grégoire. Le langage humain, les langues et la parole du point de vue du languaging et de l'énaction. *Intellectica - La revue de l'Association pour la Recherche sur les sciences de la Cognition (ARCo)*, 2017, Langage et énaction : corporéité, environnements, expériences, apprentissages, 68, pp.7-15. hal-01818243

HAL Id: hal-01818243

<https://hal.science/hal-01818243v1>

Submitted on 18 Jun 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le langage humain, les langues et la parole du point de vue du languaging et de l'énaction

Didier BOTTINEAU* & Michaël GRÉGOIRE#

RÉSUMÉ. L'étude du langage humain dans la tradition occidentale a progressivement induit un biais de l'écrit qui a entraîné l'oubli relatif de la nature empirique du fait langagier : une activité incarnée, inscrite dans les interactions, porteuse de créativité et vectrice d'hominisation pour l'espèce parlante. Cette étude introductive vise à expliciter les orientations apportées par le point de vue de l'énaction dans l'étude du langage et à contextualiser les apports des différentes études du volume. Elle commence par rappeler la polysémie du terme *langage* et la doxa qui règne autour de cette notion et replace le biais de l'écrit dans le contexte historique des activités qui ont nécessité une réflexion sur le langage. Elle poursuit en apportant une première définition du languaging, de son fonctionnement et du questionnement qu'il implique pour certaines questions centrales en sciences du langage. Pour terminer, elle précise la genèse du numéro et l'apport de chacune des contributions aux problématiques d'ensemble.

Mots-clés. Langage humain, langues, languaging, énaction, embodiment, corporéité, socialité.

ABSTRACT. Human Language, Languages and Speech from the Perspective of Languaging and Enaction. The study of human language in the Western tradition has progressively induced a written bias which has caused the empirical nature of the linguistic phenomenon to be overlooked: an embodied activity, grounded in the interactions, conveying creativity and fostering the hominization of the speaking species. The aim of this introductory study is to sketch the orientations provided by the enactive viewpoint in language studies and to contextualize the contributions of the various studies in the issue. It starts by recalling the polysemy of the word *language* and the consensus that reigns around this notion and places the written bias in the historical context of the activities that have required reflection on language. It goes on to provide an initial definition of languaging, its functioning and the questioning it implies for certain central issues in language studies. To conclude, it explains the genesis of the issue and the contribution of each paper to the overall issues.

Keywords. Human language, languages, languaging, enaction, embodiment, sociality.

Le langage peut apparaître comme un domaine d'activité humaine empiriquement évident, aux manifestations et fonctions bien définies : le langage humain (*human language*) est l'art de produire de la parole pour exprimer des idées et échanger des informations. Derrière cette simplicité de façade se cache pourtant un décalage important entre ce que le terme langage suggère par une interprétation étymologique de sa forme et la manière dont on le définit et l'utilise dans des discours experts : le concept distingué par ce terme

* CNRS, UMR 7187 LDI, Université Paris 13. didier.bottineau<at>free.fr

Université Clermont Auvergne, LRL, EA 999. michael.gregoire<at>uca.fr

pose une difficulté de construction phénoménologique, qui va peser conjointement sur la manière dont on appréhende et formalise les contours de ses manifestations, et celle dont on modélise ses fonctionnalités. De cette résistance phénoménologique résulte une divergence de vue qui sera à la base du questionnement introduit par la perspective énaïve.

Le sens originel du terme *langage* est étymologiquement transparent : « mettre la langue en mouvement », de sa racine lexicale *lingua* « langue » (l'organe ou la langue en tant que système de régulation de la parole, dès le latin) et du suffixe *-age* issu du verbe *agere* « mouvoir, mettre en mouvement, emporter, diriger, conduire ». L'interprétation littérale de cette composition produit l'idée d'une activité incarnée, réalisée par un organe du corps humain, et suffisamment remarquable par sa réalisation et ses effets spécifiques pour mériter d'être nommée en propre et en excluant les contextes où la langue participe à des interactions en relation à d'autres corps et objets (mastication et déglutition, hygiène corporelle, épouillage, tétée). Ce mot unique en son genre, un hapax, focalise l'attention sur une éthologie humaine centrée sur la mobilisation d'un organe dédié à la production de ses propres effets saillants. De manière révélatrice, on ne trouve guère d'autre terme construit sur le modèle organe + *-age* (*labia/lèvre* → **labiage/*lévrage*), à l'exception de *manage* anglais (de *manus* « main », italien *maneggiare* « manier », français *manège* : lieu où l'on manie, dirige, entraîne les chevaux)¹ et de certains néologismes transgressifs et ludiques comme *œillage*, qui impliquent les effets de l'action de l'organe sur un objet ou une cible contextuels et non son effet intrinsèque dans le contexte du corps parlant. À elle seule, cette originalité de forme et de sens du mot *langage* souligne le statut particulier de l'activité évoquée.

Cependant, malgré cette transparence étymologique, les usages et la définition conventionnelle du langage humain font abstraction de cette dimension incarnée et comportementale. Les définitions données par Wikipedia sont représentatives de ces idées reçues : « Le langage humain est la faculté de mettre en œuvre un système de signes linguistiques (lequel constitue une langue) permettant la communication et l'expression de la pensée ». Le langage humain prédispose sa réalisation par la parole : « La parole est le langage articulé humain destiné à communiquer la pensée [...]. La parole est le langage incarné de l'Homme ». Le langage existerait donc sous des formes non incarnées. De la même manière, Wikipedia distingue deux entrées pour la langue anatomique et la langue « linguistique », définie en ces termes : « Une langue est un système de signes linguistiques, vocaux, graphiques ou gestuels, qui permet la communication entre individus » : le rôle spécifique de la langue anatomique s'estompe derrière l'adjectif *vocal*, qui privilégie la voix comme vecteur de transmission de l'information au détriment de la langue comme membre actif de « l'organon », le corps vivant en tant que son propre instrument articulatoire. De ce fait, le signe peut être réalisé par d'autres transmetteurs et symboles, comme le geste kinésique pour la langue des signes ou la trace du geste graphique (ou autre) pour l'écriture. La langue anatomique semble oubliée dans le langage et

¹ Nombre d'anglophones non avertis relient *manage* à *man* « homme » par remotivation ou « étymologie populaire » ; cf. les néologismes complémentaires *womanage* (entreprises allemande et polonaise) et *womanagement* (titre d'un ouvrage de Linda Harrington, 1998).

la langue des linguistes au point que même les expressions *langue vivante*, *langue morte*, *langue agglutinante* refoulent l'idée de l'organe, alors que l'entrée Wikipedia pour la langue anatomique prévoit l'activité langagière parmi ses fonctions : « la langue est un organe situé dans la cavité buccale, qui sert à la mastication, à la phonation et à la déglutition ». La langue anatomique elle-même échappe parfois aux radars des études sur le corps : de manière sans doute révélatrice, le *Dictionnaire du corps* de Michela Marzano (éd., PUF, 2007) ne contient pas d'entrée « langue ».

L'idée contemporaine du langage s'est donc largement construite en procédant par désincarnation. Dans sa définition convenue, le langage n'est en effet pas envisagé comme une activité incarnée, collaborative et située, mais comme une faculté abstraite, centrée sur l'individu, consistant à produire par des actes et par leurs traces les symboles formels et régulés de la pensée active à des fins d'expression et de communication. Telle que nous la pratiquons ordinairement, l'idée de langage dans la tradition que l'on pourrait qualifier d'occidentale s'est constituée dans et par le refoulement des constituants empiriques de ses manifestations populaires et quotidiennes. L'une des sources de ce processus réside dans la tradition des grammairiens helléniques, qui cherchaient entre autres à fournir au rhéteur les moyens descriptifs et techniques d'enseigner aux disciples l'art de produire du discours écrit (*tekhne grammatike*, *ars grammatica*) apte à emporter l'assentiment de l'auditoire lors de plaidoiries ou de discours politiques. L'analyse, fondée sur l'écrit, visait à distinguer les classes de mots (noms, verbes...), leurs variations de forme (« accidents » : déclinaisons nominales, conjugaisons verbales) et de position (la syntaxe), et abordait le lexique comme nomenclature des choses du monde ; elle ne visait pas à décrire un phénomène ou une modalité de l'interaction humaine incarnée, ni à en interroger les effets émergents, récurrents et constitutifs dans la durée, comme on le ferait pour l'étude d'une danse tribale ou pour la pratique d'un rite religieux. La focalisation sur l'écrit a induit un *written bias* « biais de l'écrit » (Linell, 2005) en linguistique : d'une certaine manière, les distinctions usuelles sens / forme et langage / pensée ont été profilées par la raison graphique (Goody, 1979) propre à la constitution de l'objet empirique retenu comme base d'observation et d'interprétation. La dimension abstraite du langage et des langues s'est renforcée avec l'apport de Saussure et l'essor du structuralisme : Saussure visait à fonder la linguistique comme discipline autonome, disjointe de la biologie, la psychologie, l'anthropologie, la sociologie, et donc à étudier la langue « en elle-même et pour elle-même », comme si la langue ainsi conçue n'était pas précisément un construit de second ordre dont les propriétés catégorielles, formelles, distributionnelles, distinctives se radicalisent du fait de l'éviction des propriétés qui emprunteraient à d'autres disciplines. Plus encore, le structuralisme en linguistique généralise des principes et une méthode analytique qui transcendent les contraintes propres aux manifestations physiques et biologiques des phénomènes ; et le générativisme et les grammaires formelles modélisent des dynamiques constructionnelles autonomes, autopoïétiques, qui ne se laissent guère motiver ou contraindre par l'expérience incarnée et située des manifestations de leurs formes orales et écrites. Ces démarches sont contrastées, mais elles concourent à un effet partagé : non seulement l'interaction incarnée et située est reléguée à un arrière-plan considéré comme secondaire ou non pertinent, mais le langage, conçu comme symbolisme abstrait

et muni de ses règles propres, n'est pas pensé comme activité constitutive du devenir de l'espèce. Le *written bias* a positionné les uns et les autres en situation d'observateurs des traces symboliques qu'ils avaient eux-mêmes générées, et l'ensemble du questionnement appliqué au langage ainsi conçu s'en ressent par un questionnement induit en cascade. Dès le départ, le signifiant du signe saussurien est une image acoustique (que l'on observe en troisième personne), pas un schème phonatoire (que l'on exécute en première personne). La préoccupation pour des formes observées dont la pratique est reléguée à l'arrière-plan ou ignorée au cœur de la définition qui les constitue amène à s'interroger sur leur typologie, leur distribution, éventuellement leur génération en termes abstraits ; et la distinction de formes qui s'opposent amène à traiter séparément la question du contenu : le signifiant se relie à un signifié conceptuel, qui lui-même doit être renvoyé à un référent ; la phrase exprime et communique une idée. De l'éviction de l'activité langagière située et du primat du travail sur la forme transcrite et construite découlent une conception prioritairement épistémique du langage humain, dont les formes visent prioritairement à transcrire des objets de connaissances (représentations, idées en tant que vision de l'esprit) plutôt que de produire des effets pragmatiques dans la situation d'interaction verbale. Dans le cadre de cette approche, on étudie la relation des entités préalablement séparées, le « langage » et la « pensée », la « langue » et la « vision » ou « représentation du monde », le « discours » et « l'idée », où la pensée, la représentation et l'idée peuvent soit préexister dans l'absolu indépendamment de leurs expressions respectives par le langage, la langue et le discours, soit être conçus comme relatifs aux formes symboliques à travers lesquelles on l'appréhende. Dans l'approche formelle et épistémique, les inscriptions corporelle et situationnelle sont marginalisées. On trouve trace de la première dans les études sur le phonosymbolisme lexical depuis Cratyle, et on sait à quel point ces approches ont été contenues par le principe de l'arbitraire du signe ou les commentaires critiques de Genette dans les *Mimologiques*. Pour la seconde, l'approche symbolique et épistémique a conduit à faire du fait pragmatique un fait secondaire et d'ordre calculatoire : on formule une idée en vue de suggérer, obtenir ou provoquer une mutation concrète dans la situation partagée ; le fait pragmatique est second, on y accède par calcul, et le sens linguistique se réinscrit a posteriori dans l'interaction en ayant d'abord existé dans le domaine autonome des formes symboliques et du monde idéal qu'elles expriment.

Pour sa part, l'approche énative va inévitablement réagir assez vivement à ce qu'elle considère comme un dévoilement : par principe, un paradigme qui ancre l'émergence du fait cognitif distribué dans les coordinations de coordinations incarnées et récursives ne peut pas considérer comme prédonnées les multiples distinctions sur lesquelles s'appuie la linguistique, comme langage / pensée, langue / représentation, discours / expression, monde matériel / monde mental, signal externe / traitement calculatoire interne de l'information, etc. Il ne peut pas non plus accepter l'idée d'analyser ces formes et catégories abstraites reconstruites par les linguistes sans avoir modélisé les conditions de leur émergence à travers l'expérience de l'activité langagière de premier ordre incarnée par les agents qui co-construisent des mondes vécus dans les interactions verbales. Toutefois, il convient de relativiser cette réaction dans la mesure où les promoteurs non linguistes de l'évation reconnaissent eux-mêmes

ce positionnement extérieur aux sciences du langage et le fait de réaliser des excursions dans des domaines qui échappent à leur spécialité, comme en témoigne le fait que Maturana ne semble citer que Chomsky et évoque la question des universaux qu'auraient repérés la grammaire générative comme si c'était là le seul modèle de référence : il faut préciser que les travaux de Saussure et de Benveniste, le pragmatisme radical de la théorie du discours de Gardiner, la psychomécanique du langage de Gustave Guillaume, les théories de l'énonciation en général, proposent bien des vues qui s'acheminent en direction de certains aspects de l'approche éactive, sans aller jusqu'à constituer le languaging en tant que matrice à la racine du raisonnement. La plus grosse pierre d'achoppement réside dans le fait qu'en linguistique, l'activité langagière demeure individuelle et le système collectif une abstraction, alors que l'éaction va voir dans le langage un système d'activité indissociablement biologique, social et acculturant, à la fois collectif par sa dimension interactionnelle et normative, et individuel du fait d'y recruter des agents participatifs, créatifs et réformateurs. Dans cette perspective, Maturana forge ce néologisme déroutant, le *languaging*, littéralement le « langageage » ou « langageement », sorte de barbarisme qui augmente le composé roman *language* du suffixe *-ing* servant à former à partir de verbes des noms d'actions prises en charge par des agents (cf. *swimming* « natation »). Par sa forme même, le mot *languaging* remet en exergue l'idée d'activité collective incarnée que l'histoire des mots *langue* et *langage* avait occultée. Le terme focalise le langage observé par le biologiste, en tant qu'activité prise en charge par des agents vivants, à toutes les échelles auxquelles cette activité peut être envisagée – la conversation, le discours sous les formes orales et écrites ; les participations individuelles et collaboratives aux activités langagières ; le fait de vivre dans un environnement matériel et culturel imprégné des manifestations apparentes de l'activité langagière ; et même, dans un environnement dont la dynamique et les productions sont continuellement orientées par ce « languaging ». Dans cette approche, l'expérience humaine dans sa dimension évolutive et historique est celle d'un couplage entre le devenir de la communauté, celui de son environnement, celui des corps agissant ensemble et de la culture qu'ils matérialisent : le languaging joue le rôle d'une matrice qui oriente des devenirs corrélatifs et détermine les conditions d'auto-production (autopoïèse) de l'ensemble en temps réel. L'humanité en tant que processus vécu de l'intérieur par ses participants et observables d'un extérieur relatif par l'observateur qui entreprend de se donner un certain recul apparaît comme une espèce dont l'autopoïèse est auto-assistée par le languaging lui-même auto-régulé. Du fait de la capacité du languaging à faire advenir des mondes imaginaires séparables du monde assumé comme perceptuel, de sa vocation à susciter des actes d'esprit créatifs et auto-déterminés en tout moment de la vie ordinaire, de commenter par réflexivité et récursivité l'ensemble de l'activité réalisée, ses règles et ses effets, d'ouvrir à l'infini la portée des projets collaboratifs et conflictuels envisageables, et même de discuter et faire évoluer les modalités de fonctionnement du languaging lui-même, le languaging confère à l'espèce humaine la capacité d'intervenir activement et intentionnellement sur la réorientation continue de son propre domaine consensuel d'interactions, de gouverner la co-constitution d'elle-même et de son environnement, accélérant son évolution en histoire. Il en résulte l'inauguration controversée d'une ère non géologique dite anthropocène, avec le risque d'une précipitation incontrôlée et

incomprise de la régulation de la biosphère dans son ensemble. Le languaging humain tel que le conçoit l'approche éactive pourrait bien être le processus dynamique qui précipite l'ensemble de ces changements du fait de son rôle matriciel et de sa productivité. L'expérience d'un individu est celle de son inscription incarnée dans des situations matérielles et interactions parlantes et non parlantes, mais où tout ce qui peut se réaliser ou se projeter est continuellement orienté par l'historique des interactions verbales et non verbales de chacun, qui contribue à déterminer et renouveler le « sens des choses » et les perspectives qu'elles inaugurent en chaque instant. L'approche éactive considère le languaging comme une modalité spécifique du domaine consensuel d'interactions, l'ensemble des coordinations incarnées par lesquelles les individus d'une espèce font advenir ensemble un monde vécu propre à cette espèce (un *Umwelt*). En particulier, le regard éactif envisage la notion de sujet parlant comme l'idée ou la connaissance émergentes qu'un agent parlant produit de lui-même au gré de ses engagements langagiers qui l'amènent à opérer des distinctions contraintes (« moi », « toi ») par la mise en œuvre et l'observation récurrentes des routines normatives que sont les « règles » d'emploi du lexique, des formes grammaticales, de l'ordre des mots (de ce qui apparaît comme des règles à l'observateur externe qui se dégage de l'implication dans la mobilisation des corps par les routines éactives) : l'agent parlant subit les contraintes de la dynamique du languaging ambiant qui le recrute et le mobilise à la manière d'un soldat au sein d'un régiment, mais du fait de la créativité de cet engagement éactif et de sa mise en observabilité et réformabilité à travers les réalisations itérées et la récursivité, il se vit et « se présuppose » comme sujet continu et « fortement autonome », et apparaît comme tel aux yeux de l'observateur qui se construit lui-même dans les mêmes conditions. Le languaging est aussi une théorie de la subjectalisation de l'agent qui émerge de pratiques interactives en s'en distinguant (ce que souligne notamment l'appareil formel de l'énonciation de Benveniste), aussi s'oppose-t-il nécessairement aux théories qui partent du sujet comme prédonné, comme les schémas de la communication de Bühler et Jakobson, les internalismes cognitivistes, et certaines pragmatiques comme la théorie de la pertinence.

Comme on le constate, les questionnements adressés au langage par les linguistes et l'approche éactive apparaissent radicalement différents. En considérant les notions de signes, formes langagières, catégories, structures, sens linguistiques comme des éléments distincts et prédonnés, les sciences du langage sont armées pour rendre compte de la spécificité des langues en tant que systèmes formels auto-organisés et de la parole en tant que système d'encodage ou formalisation de représentations privées et échangeables par la communication, et éventuellement pour proposer des modèles de la génération des formes énoncées, en relation ou non avec la production des représentations mentales auxquelles elles s'attachent. Mais en se détournant de la dimension biologique et éthologique du comportement linguistique même, elles tendent à éluder la problématique du rôle constituant du languaging dans le fait humain en tant que processus collectif incarné par les participants qui le réalisent, le reproduisent, l'observent et le transforment ; et elles peinent à mettre en œuvre certains aspects du programme saussurien, notamment la langue comme « fait social » et le système comme forme cohérente émergeant (au regard de l'observateur) des interactions locales (réalisées par les agents), à la manière des

vols d'étourneaux. Par exemple, la plupart des théories du changement linguistique invoquent des lois de changement phonétique et sémantiques envisagées abstraitement au niveau du système en macrodiachronie plutôt qu'au niveau de la microdiachronie, l'expérience individuelle et dialogale des interactions où se joue la répétition de formes existantes avec des déviations qui peuvent relever de l'erreur, du lapsus, de l'anticipation, de la réanalyse et redistribution opportuniste et opportune, voire de la transgression intentionnelle et rebelle ou motivée par l'attrait de l'hyper-correction. Plus généralement, le primat des formes et du sens envisagés dans leur relation intrinsèque induit des distinctions problématiques comme sens / signification, phrase (hors contexte) vs énoncé (en contexte), et font de l'inscription situationnelle des composantes latérales ou postérieures, comme, du côté de la forme, la prosodie (intonation, rythme, accent d'intensité) et, du côté du sens, les implications situationnelles de la prise de parole (la pragmatique, les actes de langage dans leur dimension opératoire, la relation illocution/perlocution, la relation aux émotions) : le fait langagier est séparé du mode d'existence, il est muni de lois propres qui ne dépendent pas de celle de l'interaction incarnée, il produit un monde idéal à part qui demande à être relié à « l'extralinguistique », le « monde réel » ou une idée du monde qui lui préexiste séparément. L'approche éactive procède de la manière inverse : en se focalisant sur le languaging comme mode d'activité constituante, elle ne présume pas du caractère formel des unités et constructions mobilisées, ni de l'encodage de représentations conceptuelles sous-jacentes, ni de la référence à un « monde » préconstruit et à côté duquel se poserait un sens langagier commentateur et lié par la référence. L'éaction pense ce monde vécu comme une production au sein de laquelle le languaging joue un rôle structurant pour l'individu interagissant dans le présent immédiat comme pour la communauté en devenir en corrélation avec l'environnement qu'elle coproduit. De ce fait, l'approche éactive pose à l'activité de languaging des questions plus radicales que celles que les sciences du langage posent aux formes et pratiques langagières : l'une et l'autre ne parlent pas de la même chose et ne recherchent pas la même chose. L'éactivisme reproche à la linguistique de ne pas fonder son objet sur l'idée d'une activité structurante à dimensions multiples ; la linguistique trouve difficilement dans l'approche éactive un matériau qui nourrisse sa propre réflexion sur ses catégories descriptives, leur régulation, leur éventuelle génération et relation au monde des idées. Le premier point d'incompréhension concerne le mot *languaging* lui-même. Un francophone se demande si le segment *language* est pris au sens de langage humain ou de langue naturelle particulière. Il désigne en fait l'activité générale, ancrée dans la parole instantanée, qui réalise ce qu'un observateur analyse comme du languaging humain, dans le format communautaire spécifique d'une langue donnée. La langue est comprise ici comme la distinction et la formalisation descriptive ou normative du languaging d'un groupe donné à un moment de sa réalisation en devenir. En outre, une langue n'apparaît comme système pleinement cohérent et stabilisé qu'au prix d'un travail méthodique de description et de prescription savante et populaire par une institution académique et pédagogique agissante, alors que le système spontané qui émerge des interactions verbales sans ce type de contrôle est le « continuum dialectal » caractérisé à la fois par la cohérence systémique et la fluctuation et diversité de la réalisation de ses parties : le système linguistique général et abstrait doit être pensé dans le contexte social de

sa réalisation et du remodelage continu qui à la fois le stabilise par nivellement prescriptif et le déstabilise par innovation erronée ou créative. De même, un mot, construit de second ordre dans la perspective saussurienne et structuraliste, deviendra dans l'approche éactive un construit de premier ordre, envisagé comme modèle incarné d'action phonatoire interactive à effets sémantiques émergents, et continuellement exposé à sa propre observation, analyse et réanalyse par les agents qui le réalisent de manière réitérée, comme le montre l'herméneutique de Rastier. Le même type de questionnement pourra concerner les structures syntaxiques, les constructions, les formes langagières en général.

Dans ce contexte, le présent numéro d'Intellectica se fixe pour objectif de faire le point sur certaines approches théoriques et appliquées qui contribuent à expliciter l'intégration de certaines composantes du paradigme de l'éaction au sein des sciences du langage. Il ne s'agit pas de couvrir l'ensemble des manières dont le paradigme éactif se décline sur l'ensemble des types d'études menées sur le langage humain en tant qu'objet omnidisciplinaire (cf. les trois premiers numéros de la revue en ligne *Signifiances (Signifying)* issus du colloque *Langage et éaction - Production du sens, Incarnation, Interaction*, Université Clermont Auvergne (U. Blaise Pascal) – Clermont-Ferrand, 1-3 juin 2016), mais de se concentrer sur la manière dont l'approche éactive affecte des modèles théoriques et descriptifs issus des sciences du langage dans leur diversité – faits de langues, faits de discours, interactions verbales, prosodie, gestualité – et se transcrit en pratiques pédagogiques autour d'activités d'apprentissage langagier.

La première partie, *L'émergence de théories articulant mouvement, corporéité et socialité*, regroupe quatre études qui reconsidèrent la description et modélisation de composantes linguistiques du fait langagier en les reconstruisant au travers du prisme du languaging en tant que matrice porteuse de la production de mondes par les membres de l'espèce en interaction et en tant que vecteur d'orientation du devenir du couplage espèce/environnement. Pour commencer, l'étude de Didier Bottineau repose la question du sens linguistique à partir d'une conception incarnée et coordinatrice des signifiants. Elle interroge la manière dont le languaging sous-tend l'expérience vécue dans sa généralité tout en se laissant observer comme activité spéciale et créatrice d'événements et de traces ressentis comme intrinsèquement créateurs d'un monde idéal distinct de, et fiable à, la situation contextuelle vécue comme si le languaging ne la profilait pas elle-même. À sa suite, l'étude de Daniel Roulland montre comment on peut se fonder sur la notion biologique de réplication pour rendre compte de la formation de systèmes grammaticaux qui émergent de l'usage et se profilent en épousant les contraintes, la production et mise en œuvre de la relation interlocutive. L'article d'Antoine Auchlin intègre à l'étude des faits de langue et de discours la prosodie envisagée du point de vue de l'expérenciation conjointe par les participants en interaction et discute de la pertinence du principe analytique de co-éaction. Pour terminer cette première section, l'étude de Vincenzo Raimondi reconstruit la question de l'origine du langage et des langues en explorant comment l'évolution de l'activité du languaging détermine la co-évolution du langage et du processus d'hominisation en s'appuyant sur la notion de « dérive naturelle » de Varela et Maturana.

La seconde partie du volume, *Apprentissages et interprétations*, regroupe quatre études concentrées sur la manière dont les pratiques langagières

reconsidérées à l'aune du languaging peuvent affecter l'apprentissage de la langue première ou seconde. L'article de Joëlle et Samuel Aden montre à travers une expérimentation comment une pédagogie éactive peut s'appuyer sur une approche multisensorielle de l'expérience de l'écoute inhabituelle de l'activité langagière en couplage avec la vision. L'étude d'Alexander Kravchenko présente les implications didactiques de la théorie du languaging pour la conception d'activités d'apprentissage en général et plus particulièrement dans le domaine de la grammaire des temps verbaux. À sa suite, l'étude de Jean-Rémi Lapaire se concentre sur la relation entre activité langagière et motricité non verbale en présentant et décrivant la pratique de la kinéflexion, la mise en relation de processus verbaux et corporels, à travers une série d'expériences à caractère pédagogique. Pour terminer, l'article de Maryvonne Holzem et Jacques Labiche présente et analyse les résultats d'une expérimentation sur l'aide informatisée à l'interprétation des textes numériques en discutant de l'application au domaine linguistique des principes généraux du couplage éactif comme dualité sémiotique.

RÉFÉRENCES

- Bühler, K. [1934]. *Théorie du langage*. Traduit par Didier Samain. Marseille, Agone, 2009. [*Sprachtheorie. Die Darstellungsfunktion der Sprache*, Verlag von Gustav Fischer, Iéna, 1934.]
- Gardiner, A.H. [1932]. *The Theory of Speech and Language*. Oxford, Clarendon Press, 1951.
- Genette, G. (1976). *Mimologiques : Voyage en Cratylie*. Paris, Seuil.
- Goody, J. (1979). *La Raison graphique : la domestication de la pensée sauvage*. Paris, Éditions de Minuit.
- Jakobson, R. (1963). *Essais de linguistique générale (1)*. Paris, Éditions de Minuit.
- Linell, P. (2005). *The Written Language Bias in Linguistics*. Londres, Routledge.
- Marzano M. (éd.) (2007). *Dictionnaire du corps*. Paris, Presses Universitaires de France.
- Maturana, H. (1978). Biology of language: The epistemology of reality. In G. Miller & E. Lenneberg (eds.), *Psychology and Biology of Language and Thought: Essays in Honor of Eric Lenneberg*. New York, Academic Press, 27-64.
- Rastier, F. (1996). Représentation ou interprétation ? - Une perspective herméneutique sur la médiation sémiotique. In V. Rialle & D. Fisette (éds), *Penser l'esprit : des sciences de la cognition à une philosophie de l'esprit*. Grenoble, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 219-239.